

Brèves littéraires

Brèves

Les oies sauvages

Danielle Thériault

Volume 10, numéro 1-2, printemps-été 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5965ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Thériault, D. (1995). Les oies sauvages. *Brèves littéraires*, 10(1-2), 8–9.

DANIELLE THÉRIAULT

Les oies sauvages

Dans cet autre pays, hommes et femmes savent faire passer le temps. Ils le laissent aller. Là-bas, on laisse le chat réchauffer le lit avant la nuit. Le corps des femmes s'arrondit sous la caresse de mains d'hommes. Le cœur des hommes, lui, s'allège sous une seule plume de femme : quand elles se décident enfin à parler, elles rendent l'homme heureux. Ils savent alors qu'elle ne savait dire autre chose. «Notre histoire sera tranquille», pense l'homme. «Une histoire enfin tranquille», au même moment pense la femme. Il est son gardien et elle est son amie. Il est le pain dont elle est la mie.

Ils connaissent par cœur les mouvements de la lune et ne craignent plus ses humeurs. Parfois, un homme plus sage en prend un autre à l'écart. «Prends garde, ta femme est par trop petite... Combien de nuits que tu ne l'as conquise, mon ami ? Il y a des lois, les nôtres et les leurs, qu'il ne faut pas ignorer...»

Et jamais, non, jamais, dans ce pays, les enfants ne sont rois. Ils sont enfants. Femme ou homme en devenir.

Le premier jour, elle avait écouté les paroles étranges de l'homme. Comme on regarde un étranger qui ne parle pas notre langue. Plus elle entendait, plus l'espoir que les mots de l'homme ne seraient pas ses maux s'installait. Enfin, pas ceux d'avant.

Il était de la même taille qu'elle. Ou juste un peu plus grand. Elle n'avait plus peur, son corps voulait se laisser surprendre.

Ensemble ils apprenaient à se réjouir du présent, et chacun donnait à l'autre ce qu'il n'était pas.

Une nuit, les années d'avant étaient remontées dans la mémoire de la femme. Elle pleurait. Elle prit peur que la vie ébauchée avec tant d'élan puisse se dérober. Doucement, l'homme avait posé la main sur sa ronde hanche :

«Tu es bonne, mon amie, et je te prends. Encore un jour et pour cent ans.»

Au bout d'un long silence, la femme a dit :
«Alors, pour la première fois, je resterai... à contempler le vol des oies sauvages.»

Je vous raconte cette histoire car elle est belle. Mais personne ne veut y croire. Mon grand-père me l'a dit. Et quand il est parti, mon grand-père, il a souri. «Puisse-t-il te reconnaître, ma petite...»
